

Zeitschrift: Textiles suisses [Édition française]
Herausgeber: Office Suisse d'Expansion Commerciale
Band: - (1953)
Heft: 4

Artikel: Faut-il être de son temps?
Autor: Gaumont-Lanvin, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-792399>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

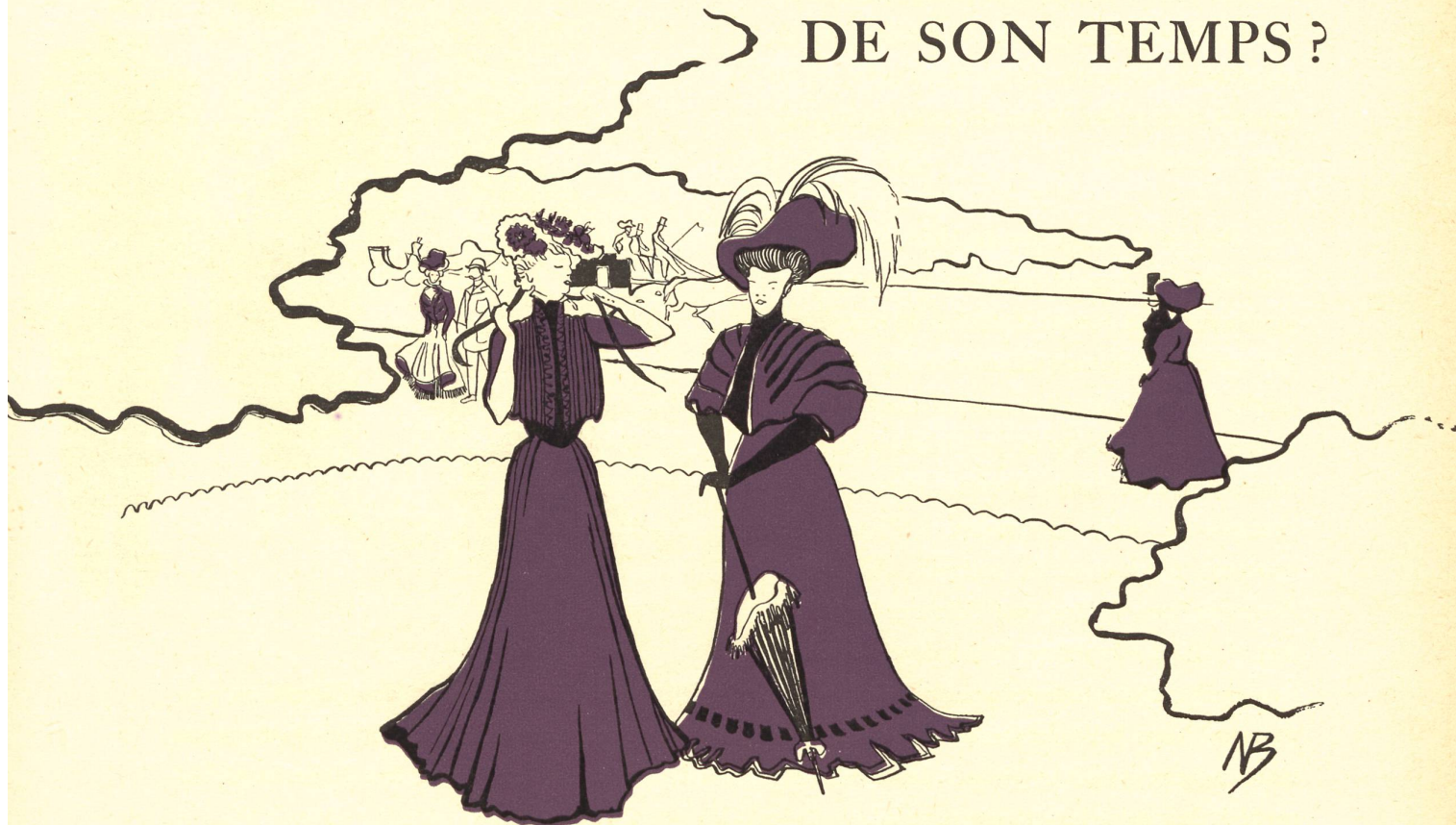
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FAUT-IL ÊTRE DE SON TEMPS ?



Dans l'hôtel, à présent désert, de Jeanne LANVIN, au fond d'une pièce qui sert de débarras, doit encore se trouver l'appareil Richard où l'on examine les photos prises au vérascope. Je me souviens de toute la série qui a passionné mon enfance, celle des courses.

Chaque dimanche, après le déjeuner, ma tante, Jeanne LANVIN, et ma mère, partaient pour Longchamp, Auteuil ou Chantilly. Le jour des drags, elles portaient de longues robes mousseuses et, sur leurs chignons, d'énormes pièces montées, voilées et fleuries. Le double phaéton à chaîne, une Lorraine Dietrich monumentale, les emportait à petite allure : tout le luxe du monde était alors dans mes yeux. J'admirais les mousselines, les voilettes, les gants fins, les ombrelles à long manche, l'odeur d'iris qui les enveloppait, le raffinement de la Parisienne d'avant quatorze.

Quelquefois, lorsque la femme de chambre rangeait le linge féminin, je contemplais furtivement, troublé et rougissant, les guimpes, les jupons et les pantalons garnis d'irlande, enserrés de rubans aux tendres teintes. Si, d'aventure, j'étais admis à la promenade des courses, je voyais défiler ce monde prestigieux des femmes pâles et enjuponnées et des hommes en haut de forme gris, la jumelle en bandoulière.

Un jour, la princesse Ghika, ex Liane de Pougy, vint rendre visite à Jeanne LANVIN, toute bruisante de froufrous, accompagnée de deux petits serviteurs noirs.

C'était l'époque où la si belle Madame Chéruit profilait son fin visage sur l'album de la couture, où Poiret soignait son excentricité, donnait des fêtes au Butard avec fontaine à champagne, où Doucet était le prince de l'élégance, où Diaghilew faisait découvrir les Ballets russes, où la vie était, paraît-il, merveilleuse, où l'on était gai en tout cas, où les Réveillons à l'Abbaye de Thélème

faisaient revenir mes parents, chargés, autant que le Père Noël, d'accessoires de cotillon, où les planches de Trouville étaient très « urf », où les femmes étaient des objets de luxe, futiles, ruineux et captivants.

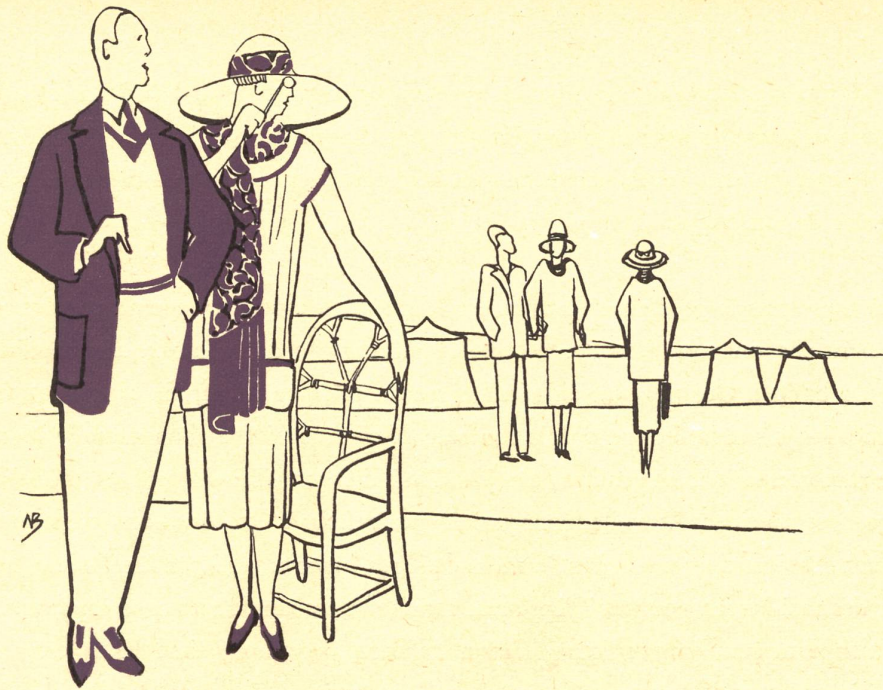
* * *

Puis ce fut la guerre de 1914. La femme-infirmière, la femme-ménagère, la femme en jupes courtes, la femme d'affaires, la femme qui découvre la souffrance, la mort, et les responsabilités. Dans les dancings autour de l'Opéra, de la rue Caumartin, de la rue Edouard-VII, un nouveau type de femme se créait, libre d'allures, chaussée de bottes montantes, à l'image des aviateurs, découvrant les cocktails, débarrassée du corset, une femme que l'absence des hommes révélait à elle-même. Et je me pris à oublier les dames de mon enfance pour admirer les femmes de mon adolescence, celles que j'aimai, un peu plus tard, dans le déchaînement de l'après-guerre, avec leurs robes ultra-courtes, leur taille au genou, leurs cheveux coupés et plaqués, leurs fume-cigarettes, leur allure de garçonne, leur ligne simplifiée et, déjà, leur teint bronzé par le soleil.

Parce que j'étais très jeune, je considérais comme des images d'un autre siècle les photographies de 1909 ou de 1912. La vue des nuques rasées, hérissées de duvet repoussant me semblait résumer toutes les béatitudes, et ces robes grotesques de 1925, robes de petites filles vieilles et sans formes, me comblaient d'extase.

Finies, dépassées, reléguées les toilettes vaporeuses; oubliés les froufrous; simplifiées les lingerie!

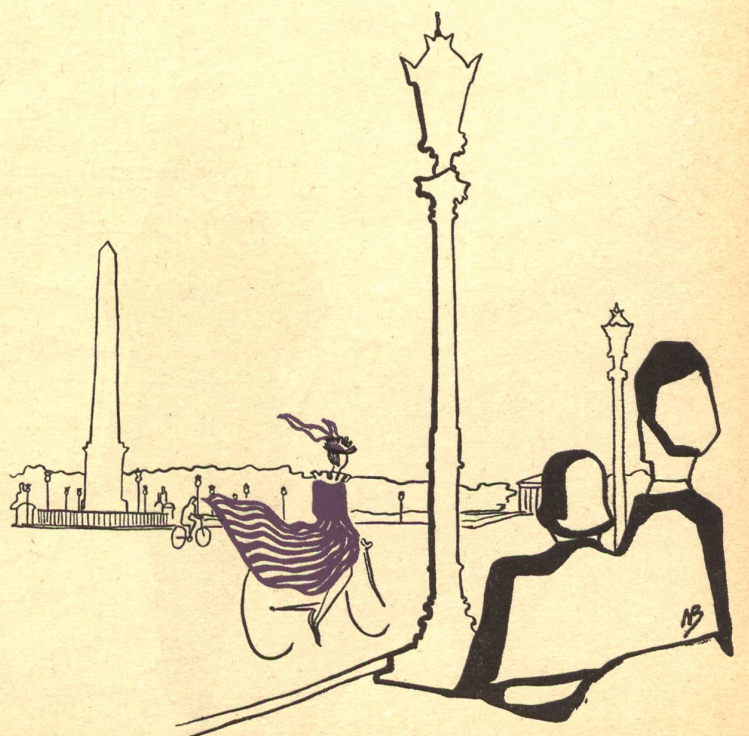




Le corps des femmes se modifiait avec les modes. Elles n'avaient plus de taille, à peine de poitrine, elles étaient plates, presque masculines; les Dolly Sisters semblaient sublimes. Et elles conduisaient leurs voitures! Le jour où la danseuse Rahna me fit remonter les Champs-Élysées dans sa 5 CV Citroën blanche, fut pour moi un jour de fierté. Je les voyais arriver à la Maison de Couture familiale, Jane Renouard, Yvonne Printemps ou Régina Camier, dont le sein droit faisait courir tout Paris au « Cocu magnifique », garer, dans les emplacements largement libres, leur cabriolet, puis entrer dans le salon d'essayage, où j'avais le droit de pénétrer lorsqu'elles avaient passé leur robe. Elles étaient encore de grandes coquettes, simplifiées dans leur présentation, mais toujours préparées, discrètement fardées et parfumées, les ongles étincelants, la bouche exactement maquillée.

* * *

Et les années passèrent. Ce fut la dernière guerre. Les soucis des jours de pénurie, le métro, la bicyclette, les semelles de bois et de liège, les tissus de remplacement. La génération des femmes d'avant 1939 continuait à soigner son aspect. Mais les jeunettes qui dépassaient l'âge ingrat nous montraient un autre type féminin, le nouveau, celui qui, hélas, allait faire prime. Les jeunes artistes qui venaient aux essayages, maintenant, arrivaient avec le visage recouvert de gras, les lèvres non fardées, sans poudre. Leurs longs cheveux défrisés pendaient en masses emmêlées, certaines venaient Faubourg Saint-Honoré, en pleine journée, vêtues d'un pantalon. Il n'était plus indispensable de quitter le salon où elles se déshabillaient. Et cependant, sous



leur robe, les plus vêtues portaient un slip, un soutien-gorge et un porte-bas. Manucure et pédicure devaient gagner peu d'argent avec leurs ongles et leurs doigts. Et les jeunes gens clamaient leur enthousiasme. Je compris que j'avais vraiment vieilli, et c'est alors que je commençai à me demander s'il convient d'être de son temps.

* * *

C'est qu'à mon sens le problème féminin est le même, à toutes les époques, et les femmes qui ne le comprennent pas, ont tort. Sans doute faut-il tenir compte de la mode, des conditions d'existence, et aussi du budget. Qui pourrait aujourd'hui porter ce linge de pur fil, arachnéen, qui se froissait en une heure ? Mais si la femme oublie son rôle de charme, si elle abandonne le souci de plaire, si elle réserve aux aberrations masculines d'aujourd'hui cet accueil indulgent et inexplicable, c'est qu'elle cherche à se suicider. Et voilà pourquoi je me refuse à être de mon temps, à tomber en pâmoison devant les jeunesses de Saint-Germain-des-Prés, pourquoi je préfère l'odeur des parfums discrets à celle des mal-lavées, pourquoi j'éprouve, comme beaucoup de mes contemporains, une douce mélancolie en songeant aux femmes-fleurs de mon enfance, pourquoi j'aime les soieries craquantes, les organdis aériens, les coiffures nettes et les chapeaux gracieux. Langage de vieil homme, certes, mais que je ne suis pas seul à parler. Parce qu'après la nage sportive, il y a place pour la robe d'été, après le pantalon de ski, il peut y avoir la robe de cocktail, parce qu'après la journée de fatigue, il y a le repos des robes d'intérieur, ou l'envolée somptueuse des robes du soir, et à toute heure de la journée la récompense des tracas des hommes, je veux dire la contemplation des femmes qui jouent leur rôle, leur rôle de beauté.

Voilà pourquoi je veux bien être de mon temps, mais en faisant toutes réserves.

J. Gaumont-Lanvin.

